

José Tolentino de Mendonça



José Tolentino de Mendonça (né en 1965), prêtre (diocèse de Funchal, Madère) en 1990, exégète du Nouveau Testament, a enseigné à la Faculté de Théologie de l'Université catholique du Portugal, dont il a été vice-recteur. Chercheur invité au Straus Institute (New York University) en 2012, il est l'auteur de nombreux essais et d'une œuvre poétique importante. Il est considéré comme l'une des voix les plus originales de la littérature portugaise moderne. En 2018, il a prêché la retraite de Carême du Vatican (*Éloge de la soif*, non encore traduit en français). Archiviste-bibliothécaire de l'Église catholique au Vatican, il a été créé cardinal par le pape François en 2019. Il est depuis 2022 préfet du Dicastère pour la Culture et l'Éducation.

Œuvres traduites en français :

La nuit ouvre mes yeux, Orfeu, 2006, trad. Marie Claire Vromans

Notre père qui es sur la Terre, Novalis, Cerf, 2013, trad. Josée Latulippe

Petit traité de l'amitié, Salvator, 2014, trad. Robert Kremer

Le Temps et la Promesse, Éditions des béatitudes, 2016, trad. Cécile Poin-teau-Logeart

Le trésor caché, Mediaspaul, 2021, trad. Philippe Charpentier de Beauvillé



Je propose d'aborder le thème par une double démarche : d'une part, clarifier les termes de la question, et d'autre part utiliser le témoignage de l'auteur lui-même. En ce qui concerne la première, il me semble acquis qu'il convient de définir ce dont on parle. Quant à l'utilisation des textes de José Tolentino Mendonça, dans son œuvre poétique publiée et d'autres écrits (y compris des entretiens publiés dans ces dernières années), il s'agit là de l'essentiel de ce que nous avons à dire.

1 – Littérature et spiritualité

« Qu'est-ce que la littérature ? Ce qui la caractérise n'est pas l'objet qu'elle choisit, ni l'expérience ou le statut de l'auteur en tant que tel, ni la réception individuelle ou sociale. Ce qui caractérise une œuvre littéraire, c'est une certaine relation avec le langage, c'est le fait qu'elle transpose et transforme, à travers un système verbal, une expérience humaine, plus simple ou plus sophistiquée, en créant son propre univers. Il ne s'agit pas de discuter, de thématiser ou de philosopher. Merleau-Ponty l'explique bien quand il dit que *le but de la littérature est de placer une idée "devant nous comme une chose"* » (*L'Hippopotame de Dieu*, p. 211-212).

On retrouve la même idée dans une citation de Michel Foucault, parlant du poème :

« Dans le poème », dit-il, « je n'ai plus [...] l'impression que le langage est un signe, j'ai l'impression que le langage est une couleur. Quelque chose s'est produit au sein de la langue qui a complètement changé sa nature. » (*Ibid.* p. 212).

Quant à la spiritualité, Tolentino cite Emmanuel Levinas : « Le poème est l'acte spirituel par excellence » (*Le voyageur sans sommeil*, p. 13).

Le point de départ de la poésie en tant que forme de langage est le même que celui de l'expérience du croyant : ce sont les « choses »

que nous rencontrons sur le chemin, que nous ressentons et que nous vivons. Des réalités qui nous parviennent par nos sens – voir, entendre, sentir, ressentir – et qui mettent en mouvement notre intelligence et nos affections. Quelque chose avec lequel nous entrons en collision, que nous accueillons en nous et qui subit en nous un mystérieux processus de gestation qui est la transformation du donné et la re-création des mondes. Parce que poésie et foi impliquent réceptivité et réactivité, travail et don.

Le don poétique est décrit par Maria Gabriela Llansol comme *le charisme qui a été donné à chaque homme* – celui de poursuivre, avec sa libre conscience, la création du monde. En d'autres termes, la textualité, en nous donnant accès au don poétique, rend possible le nouveau, le vivant, le *fulgor*, « car, aujourd'hui, le problème n'est pas de fonder la liberté, mais d'élargir son ambition, de la porter au vivant, de nous rendre vivants au milieu du vivant¹ ».

Au début des *Jours comptés*, revenant sur sa propre enfance dans « L'enfance de Herberto Helder », José Tolentino Mendonça dit ceci :

À cette époque
je comptais les étoiles
en ordonnant des billes
sur l'herbe.
Je ne savais pas que chaque poème
est un tumulte
qui peut ébranler
l'ordre de l'univers².

Maria José
Vaz Pinto

Le poème, en construisant des ponts entre « le visible, le stable, l'appréhendé » et « l'inexprimable », « reflète l'inexprimable » (*Ibid.*, p. 202), sans annuler l'obscur passage du silence aux mots. Ainsi :

1 Maria Gabriela Llansol, *Lisboaleipzig, O encontro inesperado do diverso, O ensaio de musica*, Lisbonne, Assirio & Alvim, 2014, p. 129. Pour l'auteure, « la rencontre inattendue du différent permet d'assister à la belle communication avec le silence » ; et elle prévient que ce qu'elle dit n'est pas incompréhensible, mais ne peuvent le comprendre que les marcheurs de la Nuit, « ceux qui sont prêts à retourner

les étoiles qui guident leur vie » (p. 143-144). Ce que Llansol appelle « la lutte quotidienne pour la lumière » est une lutte : c'est un effort quotidien, « cette recherche de lumière, d'intensité, ce désir d'une lueur dans le paysage terne et opaque qui semble si souvent être le seul qui nous reste » (voir *L'Hippopotame de Dieu*, p. 231).

2 *La nuit ouvre mes yeux*, p. 11.

Les vers ressemblent à un corps
quand il tombe
passant de l'obscurité à l'obscurité
jusqu'à son destin³.

Il met en évidence ce que c'est que *voir*, dans l'éloge du moine Roublev, qualifié de *peintre* :

Je crois
que lui seul pouvait voir
car
voir n'est-ce pas habiter
la merveille des choses qui sont ? Voir
n'est-ce pas l'étonnante révélation
de notre complicité
avec le feu⁴ ?

Le silence étant « le partage du feu furtif » (*Ibid.*, p. 37), toute parole est en deçà de ce qu'elle vise, « les cendres du feu à la perfection blessée / un oiseau sublime qui se précipite vers la mort/c'est ainsi qu'il définissait le vers⁵.

Dossier

Dans la dialectique entre les expériences vécues et leur transposition dans le langage, l'importance du corps est accentuée en tant que médiateur de toute capacité spirituelle, intimement associé à l'émerveillement et au questionnement :

Sous le voile ne changent pas
les anciennes perceptions ;
ce sont les énigmes qui entraînent
leurs propres conséquences⁶.

Cette note fondamentale réapparaît dans un poème ultérieur, dans lequel l'image du corps est évoquée dans le contexte plus large des vicissitudes inhérentes à l'apprentissage de la sagesse :

Je n'apprends pas avec le corps à me lever,
J'apprends à tomber et à demander⁷.

3 *Ibid.*, p. 97.

4 *Ibid.*, p. 26.

5 *Ibid.*, p. 66.

6 *Ibid.*, p. 77.

7 *Gare centrale*, p. 10.

Dans l'écriture poétique, des dimensions opposées convergent dans une spiritualité qui cherche à s'incarner dans le langage : écoute solitaire et échange d'expériences, hospitalité et service, discipline de l'attention et don de l'amour. Il faut également souligner la mystérieuse autonomie du poème par rapport à son auteur, qui transcende les frontières de l'espace et du temps, dans l'interrelation qu'il suscite chez les vivants qui parcourent notre monde.

En effet :

Commerce bilingue, le poème a besoin de l'échange,
surtout s'il est inutile,
de la spontanéité de quelques-uns, de cette idée de passage,
d'éboulements et du silence qui leur succède
[...]
Le poème est conversation humaine,
parole que l'on récupère
en l'abandonnant⁸.

Le fil se rattache au parcours insondable de cette réalité spirituelle
que le poème matérialise :

*Maria José
Vaz Pinto*

Le monde du poème est un monde minéral :
avec le jaspé et la nacre, le corail et l'os
les poèmes créent pendant des siècles et des siècles
des formes incomparables.
[...]
Dans cette patience presque animale
la lumière se révèle non pas dans des prismes
mais dans une immensité unique
où le regard se perd⁹.

2. Le Dieu implicite dans la poésie de José Tolentino Mendonça

Dans le titre qui m'a été suggéré pour cette série de notes, j'ai rencontré une première étrangeté quant à l'utilisation du mot « implicite » tant il me semblait que le Dieu de Tolentino était « explicite » dans son œuvre poétique ! Je me suis vite rendu compte de la richesse polysémique de certains mots et de la

8 *Ibid.*, p. 46.

9 *Le voyageur sans sommeil*, p. 50-51.

fécondité particulière du terme lorsque l'enjeu est la tentative de « dire Dieu¹⁰ ».

À propos de la coïncidence de son ordination sacerdotale (1990) et de la publication de son premier recueil de poèmes, Tolentino affirme l'unité qui sous-tend l'expérience du prêtre et du poète : tout être humain est un voyageur qui chemine en quête de sens. À la question posée si sa poésie est un « acte de foi », la réponse trace une synthèse lumineuse qui sert en même temps de guide de lecture : « ma poésie est la carte de ma recherche. Et du témoignage que j'ai cherché. Elle ne dit pas toujours ce que je cherche, mais elle dit que je cherche¹¹ ». Les poèmes ne disent pas ce que nous savons, ils disent souvent ce que nous ne savons pas, dans une histoire de vie qui se fait, qui est une itinérance ouverte. Tout comme le chemin de la foi est fait de vacillations et d'incertitudes, de chutes et de nouveaux départs, à l'horizon de la Promesse qui a conduit Abraham à quitter son pays et à se confier au Seigneur (Genèse 12, 1-4).

Dossier

Les réalités de la vie quotidienne constituent la base de la poésie, dans l'appréhension des petits détails évidents dans les choses matérielles avec lesquelles nous entrons en contact par le corps. Tolentino Mendonça assume à plusieurs reprises la dimension profane de ses vers et loue, dans l'apprentissage que lui a fourni *Le Pavot et le Moine*¹², avec l'utilisation du *haïku*, la capacité de mettre par écrit *the real thing*, la chose vraie, le réel¹³.

Le mystère de Dieu implique les paradoxes du silence et de la parole. Au commencement était le *logos* (Jean 1,1)¹⁴. L'attention est la catégorie matricielle de la relation avec les autres et avec

10 « *Implicite*, adj. : Qui, sans être énoncé expressément, est virtuellement contenu dans un raisonnement ou une conduite (empr. au lat. class. *implicitus* « enveloppé ») (*Trésor de la langue française*). *Implicitus* est aussi « entrelacé » (NdT).

11 *L'Hippopotame de Dieu*, p. 294 (entretien avec Carlos Vaz Marquez pour la revue *Ler*, déc. 2009).

12 Ce recueil est le fruit d'un voyage au Japon, à l'invitation du Centre national de la culture : il est également redevable au *Livre des Haïkus* de Jack Kerouac, rééd. La Table Ronde, 2022 (NdT).

13 Le *haïku* occidental, d'inspiration japonaise, dans une formule brève, propose

une attention au réel qui « constitue une manière de saisir l'essentiel comme il nous est donné » (voir l'entretien avec Maria Leonor Nunes, *Jornal de Letras*, 11, 24 déc. 2013).

14 « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu ». *Logos*, traduit habituellement par « Verbe », signifie aussi « relation ». Simone Weil proposait de traduire : « Au commencement était la relation » (voir J. M. Tolentino Mendonça, entretien avec Anabela Mota Ribeiro, dans le journal *Público*, 9 déc. 2012).

le monde, la clé de l'écoute et l'essence de la prière. En Dieu coexistent l'omniprésence et le silence. Le Dieu implicite se révèle sous de nombreux signes et de multiples façons, tout au long de la vie de chacun et, dans la poésie de Tolentino Mendonça, il est souligné avec insistance que « le mystère est tout entier contenu dans l'enfance », comme un projet et comme une innocence construite¹⁵.

À la suite et à l'appui de ce que j'ai essayé de mettre en évidence, je sélectionne quelques poèmes, dans un choix qui est toujours difficile.

– *La révélation de Dieu dans l'expérience du croyant :*

Les jours sont un prologue si quelqu'un marche
jusqu'à ce qu'une vérité lui soit révélée¹⁶.

Dieu n'apparaît pas dans le poème
nous ne faisons qu'écouter sa voix teintée de gris
et assistons sans comprendre
à d'obscurs savoir-faire¹⁷.

On ne les entend pas
mais les déserts, les océans, les sommets lointains
vous apprennent enfin ce que vous ne comprenez pas.
Trouvez un foyer
dans d'autres directions
à égale distance de la vie que nous avons laissée
derrière nous¹⁸.

Quelque part doit exister
la portion de vérité
qui était à notre portée et que nous n'avons pas vue¹⁹.

– *La solitude du voyageur et les limites du vers :*

Soudain, nous sommes si seuls
Que seule la solitude peut compter
notre vie.
Partout, nous cherchons une piste brûlante.
À travers la plus petite fissure, nous pouvons voir la frontière

15 Voir l'entretien cité avec Anabela Mota Ribeiro.

16 *Le voyageur sans sommeil*, p. 41.

17 *Ibid.*, p. 11.

18 *Ibid.*, p. 35.

19 *Le Pavot et le Moine*, p. 158.

et parfois, c'est terrifiant
ce fond de désert²⁰.

Ces nombreuses traces qui ressemblent à l'ombre
(aux mains nous devons la solitude la plus implacable)
Peut-être ne méritent-elles même pas cette forme de lenteur : la
lecture

[...]

Sur la terre sans aucun son
un vers est toujours si peu de chose
autour de ce qui peut être observé²¹.

– *La nuit, lieu de rencontre avec l'essentiel :*

Ceux qui parlent de moi disent que je suis pauvre
J'existe comme un arbre
J'ai devant et derrière moi la nuit éternelle
Je vacille, je doute, je glisse²².

Quand Dieu vacille en moi
sans parure ni pansement, sans autre prétexte

Quand je le sens sur le point de se perdre
dans le feuillage à côté de moi
Je comprends le grand mystère
une loi face à laquelle les mots
sont inutiles.

Dieu embrasse mon vide profondément reconnaissant
Embrasse la saleté de tous ses enfants
et les déclare sans cesse bienheureux²³.

Pour tes disciples, il n'y a pas d'hérésie
ni d'orthodoxie.

Chacun peut contempler sans voile
la vérité qui vient de toi.

[...]

Ton fidèle est un marchand de parfums.
À la recherche de l'essence de roses
de l'amour divin
j'erre²⁴.

20 *La nuit ouvre mes yeux*, p. 53.

21 *Ibid.*, p. 141.

22 *Gare centrale*, p. 9.

23 *Ibid.*, p. 25.

24 *Ibid.*, p. 45.

– *La présence de Dieu dans le poème et dans les choses :*

Mon commerce incertain de mots
l'évocation du temps
le recours au feu.
[...]
Mais caché dans la brise
c'est Toi qui traverses le poème
réveillant les oiseaux
et donnant des noms aux poissons²⁵.

C'est Toi qui nous attends
Aux coins de la ville
et qui élève les signaux lumineux
dès que le jour s'habille
d'ombre.
C'est Toi le nom que nous disons
si le vent nous blesse de peur
et que notre regard oscille
à travers la solitude
de l'abîme²⁶.

Maria José
Vaz Pinto

– *Le silence de Dieu :*

Dieu est au-delà de tout.
Rien ne peut être dit.
Que ta prière soit
La prière du silence.
[...]
La prodigalité de Dieu.
Seule l'atteint
la prière de ton silence.
Personne ne parle moins que Dieu
en aucun temps, en aucun lieu.
La Parole que Dieu prononce
est le silence²⁷.

Sur la corde raide
entre le silence et le silence
le voisinage de Dieu²⁸.

25 *La nuit ouvre mes yeux*, p. 25.

26 *Ibid.*, p. 31.

27 *Gare centrale*, p. 36.

28 *Le pavot et le moine*, p. 38.

3. La parole et le geste – dans les façons de dire Dieu

La « nuit » et la « maison » sont des métaphores qui polarisent la réflexion de l'auteur. La « nuit » ne coïncide pas nécessairement avec la nuit physique, c'est une expression pour en dire plus : « La nuit est ce terrain vague, cette terre de personne, ces lieux sans réponse, l'endroit où la vie, dans son noyau dense, devient parfois audible ou remonte à la surface de manière plus proche²⁹ ». Et en vérité, c'est dans l'obscurité qu'on voit le mieux les étoiles. La « maison » est « le lieu où l'on se trouve, où l'on est », mais c'est aussi « un lieu où l'on communique », rendant possible « le carrefour des rencontres et des relations³⁰ », comme un cadre de référence dans la familiarité avec une patrie, une langue, un sens de la vie. Habiter soi-même et habiter le monde comme « sa propre maison » représente une sorte d'antidote au drame de l'exil. Au cours du parcours humain, se dessine ainsi la direction dans laquelle se construit notre identité, dans l'attention à ce qui est donné et accueilli, dans le rapprochement entre l'hospitalité et l'amour.

Cette brève présentation traite de l'« implicite », en raison de la richesse à laquelle il est fait allusion, mais qui n'est jamais exprimée. Les poèmes de Tolentino disent Dieu dans leur profondeur, pour autant que Dieu se laisse dire.

– *La primauté de l'instant* :

À ce qui vient après toi
l'instant cède
sans prononcer
son nom³¹.

– *La langue des passions, qui n'utilise pas des mots, mais des gestes* :

Il y avait un vase de parfum
en argile blanche
et la femme qui se tenait accroupie
ravie de pouvoir montrer son abondante chevelure
Mais en le brisant ainsi aux pieds de l'hôte
elle a mélangé le nard de façon imprévisible

29 Voir l'entretien avec João Céu e Silva, *Diário de Notícias*, 19 août 2012.

30 Voir l'entretien cité avec Anabela Mota Ribeiro.

31 *Le voyageur sans sommeil*, p. 49.

comme l'odeur d'une femme qui pleure.
L'hôte, le regard fixe, observait, sans dire un mot
le maître, cependant, porta sur elle un regard de chien doux
le vagabondage et la pauvreté
étaient les droits de qui entrait et sortait des ténèbres
pour se servir du malheur³².
Et, enfin, Dieu revient
chargé d'intimité et d'inattendu
déjà regardé d'en haut par les siècles
humble mesure d'un silence oral
que nous pensions destiné à perdre.
Voici que Dieu gravit l'escalier raide
mille fois parcouru par nous
et s'arrête pour attendre sans aucune impatience
avec la douceur d'un agneau souffrant³³.

(Traduit du portugais par Jean-Robert Armogathe. Titre original : O Deus implícito na poesia de José Tolentino Mendonça.)

Maria José Vaz Pinto a enseigné la philosophie à l'Université Nouvelle de Lisbonne.

*Maria José
Vaz Pinto*

Textes cités (traduits du portugais) : A Noite Abre Meus Olhos (2006), O Viajante Sem Sono (2009), Estação Central (2012), A Papoila e o Monge (2013), O Hipopótamo de Deus (2013).

³² *Gare centrale*, p. 17.

³³ *Ibid.*, p. 51. Ce poème intitulé « Escatologia » dans la réimpression faite de cet ouvrage, correspond au poème « Le mystère est tout entier dans l'enfance », offert au pape Benoît XVI à l'occasion

du soixantième anniversaire de son ordination sacerdotale. La réimpression n'inclut pas la dernière strophe : « Le mystère est tout entier dans l'enfance / Il faut que l'homme suive / ce qui est le plus lumineux / le chemin de l'enfant à naître ».



Quand le Nouveau Testament cite les poètes (Actes 17, 28)

Une carte pour s'orienter dans le temps présent

Un nom incontournable pour le dialogue contemporain entre la littérature et la théologie est l'allemand Karl-Josef Kuschel. Il est vrai qu'une dizaine d'années auparavant, le P. Pie Duployé, op, avait soutenu devant l'Université de Strasbourg une thèse pionnière sur *La religion de Péguy*¹, où il démontrait comment la littérature, avec les ressources qui lui sont propres, était capable d'exprimer la vérité religieuse. Mais la thèse que Kuschel présenta en 1977 à l'Université de Tübingen, *Jésus dans la littérature allemande contemporaine*² marque une nouvelle étape qui, depuis, n'a cessé de fleurir sur la scène théologique, appelée désormais à regarder la littérature comme une véritable alliée, non seulement dans l'étude des grandes questions humaines, mais aussi dans la recherche de Dieu. La vitalité actuelle de ce domaine de recherche et l'intérêt transversal qu'il suscite de plus en plus, de l'intérieur des communautés de croyants aux universités ou aux vitrines des libraires, doivent beaucoup à cet ouvrage fondateur. Maintenant, Karl-Josef Kuschel confesse cette chose curieuse qui peut nous servir de point de départ : il y a un texte biblique qu'il ne peut lire sans que son cœur ne batte plus fort³ : c'est le discours de Paul sur l'Aréopage (Actes 17, 22-34) qui constitue à ses yeux le modèle par excellence de la relation entre théologie et littérature. En fait, ce n'est pas un hasard si ce discours est la première et la seule fois où le Nouveau Testament utilise le mot « poètes »⁴ et les cite directement. Nous nous proposons dans les pages qui suivent de revisiter ce passage, en essayant de comprendre non seulement comment il éclaire notre présent, mais aussi comment il peut servir de carte pour aujourd'hui.

1 P. DUPLOYÉ, *La religion de Péguy*, Paris, Klincksieck, 1965.

2 K.-J. KUSCHEL, *Jesus in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Munich-Zürich, Piper, 1987 ; voir aussi *Jesus im*

Spiegel der Weltliteratur. Eine Bilanz des Jahrhunderts, 1999, 2010 (Patmos).

3 K.-J. KUSCHEL, « Narrar Deus. Meu caminho como teólogo com a literatura », *Cadernos Teologia Pública* 61, 2011, p. 21.

4 *Ibid.*, p. 20.

Pas seulement Jérusalem, mais aussi Athènes

L'un des plus extraordinaires éloges de Jérusalem se trouve dans le Psaume 122,3 : « Jérusalem construite comme une ville / où tout ensemble fait corps. ». Dans son commentaire sur le livre des *Psaumes*, le cardinal Ravasi éclaire cette image en disant qu'il s'agit probablement d'une allusion aux murailles restaurées de la Ville, qui l'ont rassemblée de façon visible à l'intérieur « d'une frontière protectrice et d'un filtre sacré », l'instituant comme l'emblème suprême de la cohésion nationale⁵. Même d'un point de vue chrétien, le symbolisme de Jérusalem a conservé dans les débuts une grande partie de cette sémantique. En d'autres termes, l'Église de Jérusalem ne doutait pas de son rôle unificateur⁶, en tant qu'Église-mère et principal agent de cohésion du mouvement chrétien. Ce n'est pas un hasard si, lorsque le débat a éclaté à Antioche entre les partisans de la circoncision et les adeptes d'un passage direct des païens au baptême, la décision fut de « monter à Jérusalem » pour y trouver une solution (Actes 15,1-2). Ce portrait de Jérusalem ne peut être plus opposé à celui que le narrateur lucanien nous donne d'Athènes, au moment de l'arrivée de Paul. Jérusalem est décrite comme un bastion unitaire. Athènes offre un modèle dispersif et multiple, accueillant et dialoguant avec des composantes hétérogènes, et tirant parti et énergie de son ouverture à l'autre. Il est vrai qu'Athènes, au début de la seconde moitié du premier siècle, n'a pas l'importance politique qu'elle a connue à d'autres époques. La remarque de Paul sur le fait que les Athéniens étaient « les plus religieux des hommes » repose sur une réalité confirmée par l'archéologie : les vestiges de temples et de culte des divinités abondent, à une époque où la recherche de sens était des plus diverses et où prospérait le syncrétisme. Le religieux était disséminé dans une géographie de convictions et de pratiques multiformes, dont le monothéiste Paul se démarque certainement, tant du point de vue des idées que des émotions (voir Actes 17,16). Sous cet aspect, Paul est plus proche de Jérusalem que d'Athènes. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, sa différence radicale ne devient pas un obstacle, mais elle renforce l'urgence du dialogue et de la rencontre. La stratégie relationnelle de Paul est exemplaire : elle part de l'appréciation d'une réalité qui lui était

5 G. RAVASI, *Il Libro dei Salmi. Commento e attualizzazione*, Bologne, Dehoniane, 1984, p. 544.

6 F. F. BRUCE, *The Acts of the Apostles. The Greek Text with Introduction and Commentary*, Grand Rapids, MI, William B. Eerdmans, 1990, p. 333.

étrangère, et représente un effort pour traduire le message chrétien inconnu en images culturellement lisibles. « Athéniens [...] en parcourant votre ville et en examinant vos monuments sacrés, j'ai même trouvé un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu*. Eh bien ! Celui que vous vénerez sans le savoir est celui que je vous annonce » (*Actes* 17, 23) Paul parcourt et examine la culture d'Athènes. Et il est en cela un exemple pour le christianisme de tous les temps.

La culture est l'autel au dieu inconnu

Athènes était pleine de « monuments sacrés » qui comprenaient des tabernacles, des temples, des sanctuaires d'origines les plus diverses. Et parmi eux, Paul a trouvé un autel avec l'inscription « À un dieu inconnu » (*Agnôstô Theô*). Cet autel existait-il vraiment ? Il existe de nombreuses opinions, avec de curieuses nuances, entre ceux qui témoignent avoir vu un autel exactement comme celui-ci (comme Pausanias et Philostrate) et ceux qui l'ont vu un peu différemment (comme Diogène Laërce)⁷. Saint Jérôme lui-même ne croit pas à la matérialité littérale de l'évocation paulinienne, soutenant que saint Paul a abrégé, par commodité, comme il était d'usage dans les citations de l'époque, ce long titre : « Aux dieux d'Asie, d'Europe, d'Afrique, aux dieux inconnus et étrangers⁸ ». La justification de Jérôme est la suivante : « comme Paul n'avait pas besoin de plusieurs dieux inconnus, mais d'un seul, il a utilisé le singulier ».

Cela nous amène à dire, sans grande crainte, que le véritable autel *Agnôstô Theô* que Paul a vu est la littérature et la pensée grecques où l'on trouve des prières comme chez Homère (« Écoute-moi, Seigneur, dont j'ignore le nom », *Odyssée*, V, 445), ou chez Euripide (« Ô Toi, support de la terre et qui sur la terre as ton siège, qui que tu sois, insoluble énigme », *Troyennes*, 884-887) ou comme celle de Platon dans le *Cratyle*, 400 d2-e4, lorsqu'il dit que le plus convenable pour nous, êtres rationnels, est de reconnaître que « nous ne savons rien des dieux, ni de leurs personnes, ni de leurs noms ». Dans la dédicace « Au dieu inconnu », il ne faut donc pas seulement voir une formule matérielle, mais aussi le portrait profond de « l'âme antique » avec

7 Voir J. A. FITZMAYR, *The Acts of the Apostles*, New York, The Anchor Bible, 1998, p. 607.

8 JÉRÔME, *In Titum*, I, 12 (PL XXVI, col. 572C-573A).

laquelle Paul entend dialoguer⁹ et qu'il n'hésite pas à discerner comme une prière ou un cri vers le Dieu ineffable. Déjà un érudit de la dimension de A.-J. Festugière écrivait que la notion de *Theos Agnôstos* « résulte de traditions platoniciennes et pythagoriciennes que l'on peut suivre depuis l'ancienne Académie¹⁰ », plutôt que d'un cas isolé.

Paul, par exemple, en se promenant dans l'espace public de la ville, est entré en contact avec des groupes de philosophes, dont le texte des *Actes* dit qu'ils étaient stoïciens et épicuriens (*Actes* 17,18). L'identification des stoïciens ne pose pas de problème, puisqu'ils étaient les diffuseurs habituels de la morale. Le système stoïcien cherchait à vivre en accord avec la nature et soulignait la primauté de la faculté rationnelle à l'égard de l'humanité, en s'efforçant de parvenir à un style d'existence autosuffisant et digne. La référence aux épicuriens est peut-être plus inhabituelle. Jean Daniélou écrit : « On peut se demander s'il ne s'agissait pas plutôt de cyniques, qui aimaient débattre dans les lieux publics¹¹ ». Cependant, plus que les détails, c'est la vision d'ensemble que reflète le passage des *Actes*, et d'où émerge un contexte culturel d'une intense vitalité : « Les Athéniens et les étrangers qui vivaient à Athènes ne passaient leur temps qu'à raconter ou écouter les dernières nouvelles » (*Actes* 17, 21). Probablement, comme le soutient François Lestang¹², l'insistance sur la vivacité du milieu et sur la curiosité des Athéniens, même si elle est quelque peu ironique (ils chercheraient davantage un discours agréable et plaisant que la vérité elle-même), signifie un aspect très pertinent : nous ne sommes pas ici dans un contexte judiciaire, mais dans un contexte culturel. Paul n'a pas à s'excuser devant un tribunal, mais à parler devant des citoyens qui croient en la démocratie et en l'échange d'idées. C'est sur l'autel de cette volonté de produire de la pensée et de la culture que Paul va placer son annonce.

Jose
Tolentino
de
Mendonça

9 É. DES PLACES, « Au Dieu Inconnu (*Actes* 17, 23) », *Biblica* 40, 1959, p. 797.

10 A.-J. FESTUGIÈRE, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, IV, *Le Dieu inconnu*, Paris, 1954, p. IX.

11 J. DANIÉLOU, *La chiesa degli apostoli*, Rome, Edizioni Archeosofica, 1991, p. 103.

12 F. LESTANG, *Annonce et Accueil de l'Évangile. Les figures individuelles de croyants dans le deuxième voyage missionnaire de Paul* (*Actes* 16, 6-19, 18), Pendé, Gabalda, 2012, p. 152.

Toucher la connaissance de Dieu

Quant au célèbre discours que Luc met dans la bouche de Paul, il doit sans aucun doute être classé selon les termes de M. Dibelius : « C'est un discours hellénistique sur la vraie connaissance de Dieu¹³ ». Ce que Paul dit de la connaissance de Dieu n'est cependant pas différent de ce qu'il écrit dans sa *Lettre aux Romains*. Le Dieu qui a créé l'univers, et tout ce qu'il contient, est le Seigneur du ciel et de la terre. La création devient donc, comme le dit l'apôtre en *Romains* 1,20, une adresse possible à partir de laquelle chercher « la puissance éternelle et la divinité » de Dieu. La différence entre *Romains* et *Actes* 17 est fondamentalement une différence de style : alors que dans sa lettre, Paul s'adresse à des chrétiens capables de saisir la grammaire chrétienne typique, dans le discours d'Athènes, Paul s'efforce d'avoir une prédication plus transversale, adaptée à un public culturellement hétérogène. Le contenu de sa théologie est identique, mais la forme doit être stratégiquement différente. Le discours aux Athéniens démontre la conviction du christianisme qu'il est possible pour les gens de chercher Dieu et de s'efforcer de le trouver, « même s'ils tâtonnent » (*Actes* 17,27). Le verbe grec utilisé ici, *pselafaô*, signifie « marcher par tentatives », « chercher dans l'obscurité ou la semi-obscurité ». C'est une chose que la littérature de tous les temps et de toutes les latitudes illustre à satiété.

Dossier

Littérature et vérité révélée

En répétant cela, Paul utilise le dialogue avec la poésie grecque pour présenter la nouveauté du message chrétien. Pourquoi a-t-il choisi d'élargir la sphère de son discours à un domaine extra-théologique ? Il ne s'agit certainement pas d'une dérive ornementale, mais d'un choix conscient que l'on peut résumer ainsi : l'apôtre utilise la poésie païenne pour rendre crédible son discours religieux chrétien. Laurent Pernot rappelle que pour être un orateur convaincant « il ne suffit pas d'être éloquent, il faut aussi se montrer correctement cultivé¹⁴ ». En d'autres termes, la littérature libère la théologie du danger de l'autoréférence et renforce sa crédibilité dans la pratique de la rencontre avec d'autres savoirs et d'autres visions du monde.

13 M. DIBELIUS, *Ursprung und Anfänge des Christentums*, III, Stuttgart-Berlin, 1923, p. 105.

14 L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain I : Histoire et technique*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1992, p. 727-728.

L'Apôtre tout d'abord, en Actes 17, 28, fait une citation implicite d'Épiménide de Crète : « tu vis et tu demeures pour toujours / parce qu'en toi nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre être ». Puis Paul nomme les poètes en général (« comme l'ont dit certains de vos poètes »), pour citer un poète en particulier, un compatriote de sa Cilicie natale, Aratos¹⁵. L'œuvre en question s'intitule *Les Phénomènes* : il s'agit d'un extraordinaire poème dédié à Zeus et qui ne représente rien moins que « la plus ancienne représentation du ciel visible que nous aient laissée les Grecs », puisqu'un vaste groupe de constellations célestes y est dépeint pour la première fois dans la littérature classique. Le passage du poème que Paul cite est le verset V, où il est dit : « Car nous sommes aussi de sa race » (de la race divine, donc).

Qu'est-ce que cela signifie pour Paul de citer ce poème ? F. F. Bruce n'en doute pas : cela signifie que dans la littérature de son temps, dans la littérature païenne dans laquelle Paul a également été formé, il voit la possibilité d'une « certaine reconnaissance » de Dieu¹⁶. De même, N.B. Stonehouse conclut que chez Paul « on peut reconnaître (dans cette littérature), dans une certaine mesure, une réelle compréhension de la vérité révélée¹⁷ ».

Jose
Tolentino
de
Mendonça

Une chose est sûre : Paul trouve dans la littérature un véritable *locus theologicus* qui concrétise son « désir explicite de dialogue missionnaire¹⁸ », découvrant les potentialités que la littérature offre non seulement pour la connaissance de l'homme, mais pour la recherche de Dieu.

(Traduit du portugais par Jean-Robert Armogathe. Titre original : Quando o novo testamento cita os poetas (Act. 17, 28). Um mapa para o presente).

Jose Tolentino de Mendonça, exégète du Nouveau Testament, a enseigné à la Faculté de Théologie de l'Université catholique du Portugal dont il a été vice-recteur. Il est l'auteur de nombreux essais et d'une œuvre poétique importante. Cardinal en 2019, il est nommé en 2022 à la tête du nouveau Dicastère pour la Culture et l'Éducation.

15 ARATOS, *Phénomènes I*, Texte établi, traduit et commenté par Jean Martin, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. XCVII.
16 F. F. BRUCE, *The Acts of the Apostles*, p. 337.

17 N. B. STONEHOUSE, *Paul before the Areopagus and Other New Testament Studies*, Londres, Tyndale, 1957, p. 30.

18 V. GATTI, *Il discorso di Paolo ad Atene. Storia dell'interpretazione*, Parme, Dissertatio ad Doctoratum, 1979, p. 145.